

Michel Verret

LE TRAVAIL OUVRIER

Avec la collaboration de Paul Nugues

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

Collection Logiques Sociales
fondée par Dominique Desjeux
et dirigée par Bruno Péquignot

En réunissant des chercheurs, des praticiens et des essayistes, même si la dominante reste universitaire, la collection *Logiques Sociales* entend favoriser les liens entre la recherche non finalisée et l'action sociale.

En laissant toute liberté théorique aux auteurs, elle cherche à promouvoir les recherches qui partent d'un terrain, d'une enquête ou d'une expérience qui augmentent la connaissance empirique des phénomènes sociaux ou qui proposent une innovation méthodologique ou théorique, voire une réévaluation de méthodes ou de systèmes conceptuels classiques.

Dernières parutions

Isabelle de LAJARTE, *Du village de peintres à la résidence d'artistes*, 1999.

Brigitte LESTRADE, *Travail temporaire : la fin de l'exception allemande*, 1999.

Préface

La classe ouvrière française est atteinte au cœur. Au cœur du travail. Mais le travail était son cœur... Or le travail l'abandonne... Car ce n'est pas l'ouvrier qui le fuit : il le cherche. C'est le travail qui se refuse ou le refuse...

I. NOUVELLES DONNES

La désouvriérisation

A vrai dire, non pas lui, mais l'emploi. Que la stabilité apparente des chiffres ne nous trompe pas. Près de sept millions d'ouvriers recensés encore dans l'*Enquête Emploi* 1996¹... N'était-ce pas, avant les 8,5 millions du plus haut avènement en 1975, le pôle d'oscillation de la classe depuis près d'un siècle ? Mais, non, car, sous le compte des déclarations², le compte

1. *Enquête INSEE 1996*. Tableau PA 03. Selon cette Enquête, en cette même année, pour 25 590 000 actifs, 22 520 000 salariés par 1 031 000 employeurs, dont 128 000 employeurs de 10 salariés et plus : 3 098 000 actifs restant sans emploi...

Sur l'ensemble salarié, 6 980 000 ouvriers, 7 494 000 employés, 3 606 000 professions intermédiaires, 3 055 000 cadres supérieurs et professions intellectuelles : les ouvriers désormais dépassés par les employés dans le salariat d'exécution et ne formant plus guère d'un tiers du salariat en général...

Sur l'ensemble ouvrier, 15,3 % de chômeurs ; 11,3 % d'étrangers ; 19,7 % de femmes ; 39,6 % de moins de 35 ans ; 46,8 % de titulaires du C.A.P. ou de diplômes supérieurs ; 53,7 % d'enfants d'ouvriers ; le salaire médian ouvrier à 6 300 francs par mois...

Données ... complétables in *L'emploi non qualifié*, I.N.S.E.E., Liaisons sociales, DARES, Les dossiers thématiques n° 3, 1996

... remplaçables ... synchroniquement in BIHIR et PFEFFENKORN, *Déchiffrer les inégalités*, Paris, Syros, 1999

... diachroniquement in MARCHAND et THÉLOT, *Le travail en France 1800-2000*, Paris, Nathan, Essais et recherches, 1997.

Cette préface ne pouvait rester telle qu'en se limitant à l'analyse conceptuelle des transformations intervenues. Elle indiquera au fil du texte les sources argumentatives de son propos.

2. La dernière période a donné lieu à l'INSEE, à l'INED, au CERC, au CEREQ (mais aussi par la critique d'auteurs des données produites en enquêtes sur les objets sociaux opaques que sont le chômage, l'immigration, la délinquance, etc.) à une critique générale de la raison statistique, dont la sociologie peut désormais faire école générale de relativisation...

des réalités : 1 million de chômeurs en moins et cela ne fait plus que 6 millions, 10 % encore de ceux-là occupés à temps partiel et nous voilà à 5,3 millions d'ouvriers occupés à temps plein... Si l'on ajoutait aux 7 millions déclarés, la somme des non déclarés – et souvent clandestins – non déclarables... Et encore de ceux, qui auraient bien voulu se déclarer tels, mais ne l'ont pas pu (préretraites, ou retraits du découragement). Ou s'en sont trouvés dispensés par choix forcés (allongement d'études, faute de mieux – formations ou occupations d'attente, substitutives au travail), c'est bientôt la moitié de ceux et celles qui voudraient être ouvriers qui ne peuvent ou l'être ou le déclarer...

« Roc ouvrier » ? Le roc est emporté déjà... Ses noyaux de cristallisation à jamais désintégrés : Textile, Mines, Sidérurgie, Métallurgie, Navale, Arsenaux, vidés de leurs hommes et de leurs outillages. Tâches de rouille usinières, corons et cités vides, banlieues plus tragiques encore de la suroccupation spatiale de ses désoccupés sociaux... Classe en lambeaux...

Désindustrialisation ? Non. Sur les 20 ans de l'ainsi-dite crise (conjoncturelle, elle ne durerait pas tant – structurelle, elle n'est plus crise), le produit industriel brut a augmenté de près de moitié en valeur... Mais avec un tiers d'ouvriers en moins. La France reste un des plus grands pays industriels du monde, elle n'est plus un grand pays ouvrier³...

La mondialisation

Comment comprendre ? Effet de conjonction sans doute de deux processus aussi vieux que le capitalisme industriel : substitution machine/homme ; substitution homme/homme. Dans la mutation d'échelle et de sens toutefois – et la mutation fait bond – d'une autre conjonction encore : l'informatisation machiniste, la mondialisation capitaliste... Commençons par là. Car tout commence toujours pour l'ouvrier par le Capital. Multinationalisé, internationalisé, globalisé, ne discutons pas les noms, le Capital jette aujourd'hui ses filets – car ce sont bien réseaux – sur le monde *entier*⁴...

... *Entier* par la réintégration qu'y a fait à son champ d'action la défaite, corps et âmes, de la révolution socialiste et la re-capitalisation des économies alternatives, dont elle avait fait l'incertaine et, l'on peut dire maintenant, illusoire prospective...

... *Entier* par l'extension du champ de contrôle financier, de circulation commerciale, d'investissement industriel de groupes et firmes immenses, sur l'ensemble du tissu social mondial...

3. Nous avons suivi au fil du temps cette déstructuration-restructuration, sur les mondes ouvrier et employé, dans *Chevilles ouvrières*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1995.

Le colloque LERSCO réuni à Nantes en 1992 sur *Métamorphoses ouvrières* en donne, sur une grande ouverture de champ, un contre point qualitatif irremplaçable. Textes rassemblés par Joëlle DENIOT et Catherine DUTHEIL, *Métamorphoses ouvrières*, Paris, L'Harmattan, Logiques Sociales, 1995, tomes I et II.

4. On en trouvera une remarquable analyse, globale elle aussi, dans Pierre-Noël GIRAUD, *L'inégalité du monde. Économie du monde contemporain*, Paris, Gallimard, Folio actuel, 1996.

... *Entier* par la disposition cumulée aux sommets de l'accumulation – U.S.A., sommet des sommets – des « Cinq Monopoles ⁵ : armes, alimentation, science, information, communication, qui leur donnent Empire de corps et d'âme sur tout le reste...

... *Entier* enfin par le contrôle universel des régimes de mobilité différentielle entre marchés des capitaux, marchés des marchandises, marchés du travail, où l'avantage de la vitesse de réaction – « le temps réel » – joint à ceux de la dimension, de la puissance et de l'initiative met aujourd'hui le Capital Mondial en mesure d'exploiter *toutes* dénivellations entre marché du travail (délocalisations, externalisations, sous-traitances, etc.) en *tous* lieux du monde.

Le combat inégal

Car c'est d'un jeu de vitesse qu'il s'agit, si l'on peut appeler jeu une partie, où l'un gagne toujours et l'autre toujours perd. Car l'ouvrier, s'il ne renverse le jeu, sera toujours perdant...

... Mais comment le renverser, ou même le bloquer sur les immobilisations des statuts salariaux conquis aux Centres (en substitution déjà des statuts petit-proprétaire perdus), quand la mise en concurrence de *tous* salariaux mondiaux entre eux les met *tous* en précarisation : les vieux par les neufs, puis les vieux entre eux et les neufs entre eux ?...

... Comment les vieux centres d'ouvriérisation défendraient-ils leurs conditions de reproduction élargie devant la pression de l'énorme réserve de prolétarianisation, issue de l'éclatement marchand des paysanneries du monde – flux d'Orient, flux de l'Est en déshérence – tous en quête d'emploi à n'importe quel prix de simple subsistance, car l'enjeu bientôt n'est plus de statut, mais d'existence ?...

... Et comment le Capital – tout le Capital au monde – résisterait-il à l'avantage d'exploitation que peut lui donner, en sa propre concurrence interne, l'avantage d'usage d'un main-d'œuvre dix, vingt, cinquante, cent fois moins chère que celle qu'il occupe. Quitte à désoccuper celle-ci à ses frais (cas limite, car les États l'y aideront bien...), si les frais de désoccupation sont inférieurs aux gains du transfert ⁶ ?...

II. LES MUTATIONS DU TRAVAIL

La raréfaction de l'emploi

Nouveau spectre d'époque : non plus le communisme hantant le bourgeois, mais le chômage hantant l'ouvrier. Car c'est bien ce spectre qui désormais habite et règle et l'entrée et la sortie et le cours de la vie ouvrière...

5. Samir AMIN, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 1993.

6. Dimitri UZANIDIS et Sophie BOUTILLIER, *Le travail bradé. Automatisation, mondialisation, flexibilité*, Paris, L'Harmattan, Économie et innovation, 1986.

Longue quête humiliante, en probation indéfinie, de qualification ? de soumission ? d'une embauche aléatoire. Régime de l'emploi intermittent, quand ce n'est pas du travail intermittent (et impayé) dans l'emploi. Dévalorisation précoce des forces de travail employées, dès lors que leur seraient substituables des forces plus rentables, ne fût-ce que celles de jeunes plus instruits et moins coûteux, dès lors qu'ils auraient accompli à leurs propres frais (ou à ceux de l'État) leur période de probation au travail. Ainsi la vie de travail ouvrière tend elle à s'ordonner sur la courte période médiane de productivité maximale⁷ – trente-quarante cinq ans –, où la force de travail mûrie à moindre coût de sa longue période d'essai ne se grève pas encore des micro-coûts de l'ancienneté. Vie de travail accélérée, à l'image de la rotation accélérée, où le Capital entraîne hommes et choses...

Choses jetées bien avant que d'être usées... Hommes dits sans usage au sommet d'expérience de leur courbe d'emploi... Le Capital seul suit ses usages, usant des autres sans s'user...

L'homo elaborans

Tout un travail donc aujourd'hui pour avoir un emploi : le conquérir, le garder. Mais l'aurait-on même, savoir si c'est vous qui l'avez ou lui qui vous a ? Vrai de l'ouvrier autant ou plus que de tous autres salariés. Car sa charge de travail obligé, pour devenir moins visible peut-être, n'est pas moins aliénante : sous les formes plus enveloppantes seulement de contraintes plus douces ? plus doucereuses ?

Moins visible d'ailleurs ? Il s'en faut que ce soit toujours vrai. Toute une part de la classe ouvrière, la part non qualifiée, en recul relatif, en masse encore⁸ – souvent la plus vulnérable (femmes en retour d'emploi, immigrés sans droits, stagiaires transitoires) ou la plus vulnérabilisée (ouvriers vieillissants qui « finissent là », qu'« on finit là ») – reste assujettie, fût-ce sous nom de frime, en tous rebaptêmes possibles, aux peines continuées de l'antique Labeur. Labor, c'était la charge sous laquelle on chancelle. Cette part de la classe, dont l'emploi chancelle, n'en chancelle que plus encore au travail, réduite pour le garder à s'y user sans mesure sous l'inattention générale – tels ces immigrés des dernières chaînes de Peugeot, « dans leur fosse de haine », dit l'un d'eux⁹...

Cette figure ouvrière classique de l'*Homo Laborans* – accablé d'un travail dur, sale, pénible, souvent chosifié dans la machinalisation monotone du service mécanique – tend, il est vrai, à reculer (fût-ce en interférences encore, mais le mouvement va bien là) devant la figure ouvrière inédite de l'opérateur...

7. Michel VERRET, « Âges, générations, époques », in *Autour d'Alain Girard*, Paris, L'Harmattan, Utinam, 1995, pp. 169-180.

8. *L'emploi non qualifié*, INSEE, Liaisons sociales, DARES, Les dossiers thématiques, n° 3, 1996.

9. Stéphane BEAUD, *L'usine, l'école et le quartier. Itinéraires scolaires et avenir professionnels des enfants d'ouvriers de Sochaux-Montbéliard* (Doctorat d'État).

« Opera », c'est l'activité œuvrant méthodiquement à la perfection de son projet. Dieu même n'y répugne pas, si l'on en croit les mots : Opération du Saint-Esprit, Grâce Opérante ! et certes l'opérateur ouvrier n'en est encore à cette grâce, ni cette sanctification... Mais en son « laboratoire », technicien bientôt, un peu ingénieur déjà ? Le vieil *Homo Laborans* ne passerait-il pas sous nos yeux à l'*Homo Elaborans* ¹⁰ ?

L'automatique généralisée

Grande mutation en effet du travail ouvrier en ces systèmes de travail autorégulés, qui de plus en plus couplent dans l'usine moderne une Automatique d'opérations à une Automatique d'informations. Car il ne s'agit plus, ou de moins en moins, de la conduite directe des procès de transformation outillée ou machinée de l'objet de travail, en lien charnel à sa matérialité. Passage des procès aux procédures, comme on dit : ce n'est plus sur le processus immédiat, mais sur le schème du processus, par le suivi des séquences du programme qui le représente, qu'intervient désormais, en surveillance et contrôle, la dépense ouvrière.

Travail moins de la main, du bras et du corps entier que du doigt et de l'œil : lecture de paramètres sur un écran-cerveau, écriture de consignes ou transmission de données sur un clavier – cerveau encore, dans un espace symbolique, où le travail de choses s'immatérialise et se désincarne en travail de signes ¹¹...

Retrouvailles en un sens d'une « gouverne » pensante du travail, perdue peu à peu, de l'artisan au compagnon, et de l'ouvrier qualifié à l'ouvrier spécialisé, au fil de la division du travail. La réinclusion, sous forme-signes, des activités de stockage, de gestion, de maintenance élémentaires, restitue au travail de l'opérateur une variété, une complexité, une autonomie, une responsabilité perdues. Nouveauté plus relative pourtant qu'il ne semble. Car un travail de signes n'a jamais cessé de s'effectuer – signes de choses, signes du corps – dans la dépense ouvrière vivante, si divisée et simplifiée fût-elle, même si cette sémiotique incorporée restait imperçue et souvent méconnue à qui ne s'y immergeait pas. Ce qui mute ici, c'est plutôt la distance prise des signes aux choses et au corps, leur autonomisation en systèmes propres, leur objectivation en des appareillages automatiques-informatiques, où l'opérateur trouve *devant* lui ce que l'ouvrier trouvait *en* lui...

10. Sur l'approche théorique générale, les analyses de P. NAVILLE n'ont rien perdu de leur pertinence anticipatrice : Michel VERRET, *Hommage à Pierre Naville*, Paris, L'Année Sociologique, 1994, 44, pp. 385-399...

Sur le cas-type des usines de Merlin Gérin-Schneider Electric (à Grenoble ou ailleurs), Bruno LEFEBVRE, *La transformation des cultures techniques. Merlin Gérin 1920-1996*, Paris, L'Harmattan, 1998...

... Pour une approche biographique dans la transmutation artistique, François BON, *Temps Machine*, Verdier, 1993...

11. Sur ce lexique, travail de choses, travail de signes, on se reportera à Michel VERRET, *Chevilles ouvrières*, éd. cit.

L'empire du code

Et ceci corrige singulièrement cela. Car la petite gouverne rendue à l'opérateur dans la surveillance et le contrôle des systèmes de signes objectivés ne se trouve que plus enserrée des « savoirs aveugles » (Leibnitz), désormais déposés dans les appareillages¹². Ce qu'il déploie là de vigilance réflexive ne s'inscrit jamais que dans le système des normes pré-réfléchies d'un code pré-établi, lui-même normé par un logiciel pré-pensé, sous la règle à son tour d'un programme pré-donné... Pré-donné par qui ? par le Capital, sur ses propres normes productives : en produit, en profit – en produit pour le profit... Grande Gouverne invisible de la petite gouverne visible...

Et sans doute, l'autonomie de la gouverne ouvrière n'est-elle pas là si réduite que ne se déploie de nouveau dans la gestion si codée de sa dépense, quelque « gestion infuse » (Leibnitz encore) en réflexivité et créativité propres. L'opérateur en acte dans le réseau des incertitudes, où le code entend porter ses règles de certitude, ne se contente pas de gérer les écarts dans le code. Il gère aussi les écarts au code¹³, quand il ne doit pas même inventer les infractions aux prescriptions, sans lesquels les codes – les codes sont bêtes aussi – révéleraient vite leurs limites à la gestion de l'aléa.

Mais le code n'est pas si bête non plus : il reprendra qui lui avait échappé. Grand désenchantement ouvrier, en tous ces cercles de réflexion productive (qu'importent les noms, ils ont changé avec les modes), où l'échange des expériences ouvrières, techniciennes, ingénieuses, entrepreneuriales semblaient promettre, dans la rigidité des coopérations hiérarchiques sous commandement du Capital, quelque symétrisation des fonctions. Où si vite pourtant les expériences du bas furent reprises par les savoirs du haut, pour être renvoyées à la base, en normes non moins impérieuses d'être plus sophistiquées... Empire sans fin de la normalisation sans cesse réactualisée...

Si l'Empire encore s'arrêtait au savoir. Mais c'est à la personne de l'ouvrier que son emprise tend aujourd'hui...

L'emprise sur la personne

La personne : cette part inaliénable du salarié, celle que justement il ne vendait pas – ni hors travail (temps libre) ni dans le travail (réserve mentale du jugement ou du sentiment) : tout ce quant-à-soi, qui fait qu'on reste un peu soi, tout salarié qu'on soit... Et qu'il faudrait désormais – *animus*, *anima* : esprit et cœur – ou vendre ouvertement, sur le slogan sans fard du marché « Apprenez à vous vendre ! ». Ou bien donner en sus de la vente, comme une clause implicite du contrat salarial.

12. Large et profonde prospective de tous ces problèmes dans Yves SCHWARTZ, *Reconnaissance du travail. Pour une approche ergologique*, Paris, Presses Universitaires de France, Le travail humain, 1991.

Yves SCHWARTZ, *Travail et philosophie. Convocations mutuelles*, Toulouse, Octares, 1992.

13. Jacques GIRIN et Michèle GROSJEAN, *La transgression des règles au travail*, Paris, L'Harmattan, Langage et travail.

Plus qu'obligée peut-être : de plus en plus forcée déjà... Sur la même logique d'objectivation systématique et de contrainte systémique, où se sont trouvés pris hier savoir-faire et savoirs ouvriers, aujourd'hui à l'œuvre sur l'exigence intérieure de la conscience professionnelle... Plus avant même : sur l'assentiment intime aux demandes de la commande marchande...

Le mythe qualitatif

Saisie de la conscience professionnelle : c'est l'enjeu de la « démarche qualité », devenue maître-mot de l'exigence productiviste. La qualité que l'ouvrier se demandait à lui-même, comme le devoir de sa fierté et la preuve de sa valeur (« beau travail », travail « bien fait », « propre » ou simplement « correct ») lui est aujourd'hui imposée sous la forme sourde du système par toute une machinerie qualificienne¹⁴, technique et mentale. Machinerie d'enveloppement total, son lexique le dit assez. Qualité totale, puisqu'elle concerne le tout de la production – « Qualité globale », puisqu'elle s'adresse à tous ceux qui y sont engagés, et en tous au tout d'eux-mêmes – Qualité totalisante donc, et bientôt totalitaire, où le délire de contrôle des procédures s'enroulant au délire d'exigence de la performance, la dépense ouvrière se trouvera bien autant disqualifiée que qualifiée... Car le mythe du « produit zéro-défaut » par « l'ouvrier zéro-défaut » mettrait vite en défaut tout ouvrier possible... Quel Ouvrier, même Dieu (vois, Dieu, ta pauvre création !) aura jamais gagné ce pari de la perfection totale ?...

Le client-patron ?

Qualité impossible, ouvrier impossible... Surtout si la demande cumulée quantité-qualité (car la première n'a pas cessé avec la seconde) devait se trouver elle-même placée sous la commande, donc l'exigence immédiate du client, comme c'est le cas dans les nouvelles organisations de la production en « flux continu ». Où le Capital, libéré des avances à profit suspendu du stockage, engrange bien les économies faites sur le temps de réalisation – argent du produit. Mais où l'ouvrier, en suspens permanent à la commande (angoisse du non travail, quand elle tarde ; stress de la presse au travail, quand elle survient, toujours pressée ; exposition permanente aux critiques, justes ou non du client, quand elle s'accomplit) se trouve bientôt porté – production tendue, producteur surtendu – aux limites de la saturation. Et que ledit client soit plus souvent que le client final, le « client intermédiaire » (un autre atelier quelquefois de l'entreprise : autant dire le Capital déguisé en client !) n'en rendrait que plus lourd ce cumul salarial inédit de la charge commerciale à la charge productive...

Si même une redoutable mystification n'y trouvait son nid : celle qui, masquant le rapport de l'ouvrier et du client au capital transformerait le client

14. Les analyses qui suivent prennent origine dans le beau livre de Frédéric MISPÉLLOM, *Au-delà de la qualité. Démarche qualité, conditions de travail et politiques du bonheur*, Paris, Syros, Alternatives sociologiques, 1995.

en patron de l'ouvrier et l'ouvrier en salarié du client. A tout le moins l'un et l'autre en pourvoyeurs d'un marché de services réciproques, où la division du travail, les faisant travailler alternativement l'un pour l'autre, leur ferait bientôt croire qu'ils travaillent chacun pour tous en une vaste Machinerie sociale d'Autoservice...

Auto-service ou auto-exploitation ?

D'auto-service ou d'auto-exploitation ¹⁵ ? Ce serait pourtant le problème. Car pour que cette Machinerie des réciprocity mérite son nom, il faudrait que toutes places soient réciproques de l'ouvrier au client et des deux au Capital. Or le rapport des deux premiers ne s'établit jamais que dans un rapport dissymétrique au troisième : car c'est toujours l'employeur qui salarie le salarié, non le salarié qui le salarie, et lui encore qui vend au client, et non le salarié... Pour une offre de produit, qui inclut certes la demande, qualité comprise, de la clientèle. Dans la double limite pourtant, qualité comprise, de la solvabilité du client et de la rentabilité du Capital, dont le profit reste bien fin et règle ultime du système...

III. BILAN FIN DE SIÈCLE

Suites trop théoriques de prémisses trop convenues ? Qu'on interroge alors les bilans de fait. Sur ces vingt dernières années où l'Empire du Capital a tant conquis en accumulation, et liberté d'accumuler, et légitimité à y prétendre, voit-on que les gains du salariat, particulièrement ouvrier, aient été symétriques, ou même comparables, sur leur propre champ de mesure : salaire, temps libre, droit, reconnaissance sociale ?

Argent ?

Le mouvement d'augmentation du salaire qui, pendant les Trente Glorieuses, ouvrit de vague en vague les accès de la consommation élargie à la classe toute entière, est aujourd'hui stoppé, si même il ne s'inverse. Après avoir stabilisé sous la pression du chômage élargi le salaire de la classe occupée, le patronat se met désormais en quête, sur le modèle anglo-saxon, de réoccuper les chômeurs en telle sous-rémunération que tout le salariat s'en trouverait tiré à la baisse : le plus bas en salariat pauvre, le moyen en salariat appauvri, le haut même se tassant sur le moyen. Car aux couches près des compétences rares, associées à tels micro-partages du profit, c'est à la rente financière, que va désormais, en ce miracles des Bourses, s'engraissant de tous « dégraissages », l'essentiel des gains de productivité tirés par le

15. Ce concept d'auto-exploitation, avancé par P. NAVILLE dans *Le nouveau Léviathan*, Paris, Éditions Anthropos, tomes I à VI) pour penser les effets de rente salariale dans l'inégalité de développement socialiste, reste opératoire pour penser, outre les mêmes effets dans l'inégalité de développement capitaliste, toutes sortes d'effets de privilèges relatifs induits par les politiques capitalistes de gestion de la main-d'œuvre...

Capital industriel de la pression générale sur son salariat (sinon même sur sa propre part sous-traitante...).

Temps ?

Parlons temps ¹⁶ : les gains de productivité, énormes et constants sur la période, font bien qu'on produit aujourd'hui beaucoup plus en beaucoup moins de temps. Mais le temps disponible ainsi libéré, la classe ouvrière n'en a guère vu la couleur qu'en ce temps libre forcé du chômage, qui sur les vingt ans l'a exclu de tout temps de travail pour un sixième d'elle-même. Et sans doute sa part occupée gagnait-elle une heure en 1992 sur les quarante heures conquises en 1939 – mais c'était une heure en quarante six ans. En viendrait-on même vraiment aux trente cinq heures en 2002 que cela ferait cinq heures en soixante six ans : un huitième de temps en moins, pour un produit multiplié par combien ? Encore le patronat n'envisage-t-il de les concéder, à grands cris de liberté offensée, qu'en échange d'une « flexibilisation annuelle », où l'on voit bien ce qu'il gagnera (on ne vous occupe que dans les temps saturables). Moins ce qu'y gagnera le salariat, à tels arrangements de convenance près : car le voilà désormais en suspens de disponibilité permanente à l'occupation discontinue de sa force, la régularité du profit commandant une fois encore ici le tout... Humanité flexibilisée à l'inflexible profit...

Protection ?

Le bilan de la protection sera-t-il meilleur ¹⁷ ? Les charges que les employeurs avaient dû accepter de prendre à la Libération pour la protection salariale (contre les aléas d'embauche, les risques de maladie, la précarité des ressources, l'insécurité de la vieillesse) en contrepartie du gain privatif qu'ils tiraient des gains généraux de la socialisation productive, leurs successeurs font tout aujourd'hui pour les renvoyer à la charge publique générale de la fiscalisation, quand ce n'est pas – la lourdeur de l'impôt récusée à son tour – à la charge privée du salarié, mis en demeure de s'assurer et s'assister biographiquement du placement de sa propre épargne... Quitte à voir ses propres fonds de pension capitalisés en placements boursiers pour l'exploitation mondiale de tous salariats, dont le sien propre. Après l'auto-exploitation productive, l'auto-exploitation financière...

La seule protection sociale qui ait gagné sur la période, c'est celle du Capital, de plus en plus garanti de ses risques, fût-ce de mauvaise gestion, par l'intervention de l'État, réclamée et généralement obtenue sans coup férir pour éponger aux frais du contribuable les endettements spéculatifs les plus hasardeux, sinon même frauduleux...

16. Jacques FREYSSINET, *Le temps de travail en miettes. Vingt ans de politique de l'emploi et de négociation*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1997, fait un bilan très exhaustif de la question.

17. R. CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, L'espace du politique, 1995, permet de penser la question sous les intelligibilités de la longue durée.

Droit ?

Cette inversion de signes des protections sécuritaires, c'est à vrai dire dans tout le Droit qu'on la constatera. Droit *au* travail, droit *dans* le travail, droit *du* travail à ne pas être, ou pas trop exploité : tout ce Droit cède aujourd'hui devant les prétentions désormais sans limites du Droit du Capital à l'exploiter¹⁸... Tout le débat du Droit Social depuis le Code Civil a été de rendre au Contrat salarial – où l'employeur tient le travail du salarié pour un bien de location, c'est-à-dire un objet – quelque chose du Contrat social – qui tient le travailleur comme une personne, c'est-à-dire un sujet. Le premier soumis au droit régalién, us et abus, du loueur ; l'autre lui opposant, limite à l'abus, les règles de son usage : droits minimaux sur le corps (sécurité, récupération, réparation), droits civils élémentaires (respect sexuel, droit d'opinion, droit d'expression, droit d'association...). C'est ce statut légal du travail salarié, conquis sur deux siècles, en substitution des statuts coutumiers corporatifs, qui se trouve aujourd'hui démantelé : pour les salariats fragilisés, par des dérogations assistantielles, sinon tutélaires, aux garanties statutaires minimales du contrat de travail ; pour les salariats consolidés, par le nivellement des statuts d'avantages acquis dans les luttes ; pour tous, par le retour général au contrat nu, sans cette garantie minimale de la durée... Si même le salariable en détresse n'accède plus au travail qu'hors contrat légal (marché informel), voire hors contrat tout court (marché clandestin), en ces situations d'infraction permanente, où le seul droit convocable ne sera plus que le droit pénal...

Reconnaissance ?

La reconnaissance – ou plutôt l'ir-reconnaissance sociale – suit. Si l'entreprise n'est plus ressource de l'homme, mais l'homme ressource de l'entreprise, l'attention sociale ira plus à l'entrepreneur qui y trouve sa ressource qu'à la ressource elle-même, mobilisable, manipulable, jetable, selon ses utilités d'entreprise. Aujourd'hui, « sang neuf », demain « mauvaise graisse »... Que le profit puisse être graisse extraite du salarié, et parfois très mauvaise graisse sociale, qui le dira aujourd'hui ? Et, s'il le dit, qui l'écouterait¹⁹ ?

Savoirs ?

Période négative, toute en perte de classe ? Non : un gain tout neuf, le gain de scolarisation. Bond massif : toute la descendance ouvrière désormais

18. Somme et synthèse, en intelligibilité théorique, dans Alain SUPLOT, *Critique du droit du travail*, Paris, Presses Universitaires de France, Les voies du droit, 1994 (ainsi que dans les articles parallèles ou postérieurs de l'auteur).

19. Quelques études, pourtant, menées au plus près des salariés eux-mêmes, à l'incitation des Comités d'entreprise. On en trouvera illustration, sur toutes entrées envisagées en cette Préface, dans *Gens de Merlin*, Comité d'établissement Schneider Electric Grenoble (Bruno LEFEBVRE, Monique MILHAU, Marie-Hélène OZIL, Pierre OSTENDE, Jean-Yves PICQ, Michel VERRET), Paris, Éditions de l'Atelier, 1997.

au collège, hier réservé à ses élites... Celles-ci désormais au lycée. Et l'élite de l'élite à l'Université elle-même²⁰... Nouveaux types sociaux du bachelier, du licencié d'origine ouvrière... Si l'on ajoute dans les temps intermédiaires entre l'école et l'emploi, le retour, alternant ou non, en stages de formation ; pour les chômeurs de tous âges, les stages de requalification et pour les occupés eux-mêmes, les stages de perfectionnement, c'est presque toute la classe qui se trouve aujourd'hui en interférence réelle ou virtuelle avec l'institution scolaire ou para-scolaire²¹...

La classe a pu s'approprier par là, sinon toujours par inculcation réussie, du moins par imprégnation diffuse, des capacités nouvelles jusqu'en leurs noms. Aux « savoir-faire » des métiers ou « qualifications » professionnelles, appris dans les « faire voir », « essayer voir », apprendre à faire, y être aidé et y aider, succèdent les « compétences », voire les petites « expertises »²², apprises dans les procédures mentales du travail prémédité et l'acquisition des langages artificiels, mis en œuvre en protocoles standards, pour des coopérations en réseaux. Où chacun trouvera des solitudes nouvelles – car nous voilà loin des collectifs immédiats de l'usine ancienne – mais aussi des initiatives et des responsabilités jusque-là réservées aux encadrements. A quoi s'ajouteraient, connotées déjà par ce que la compétence et l'expertise portent de proximité sémantique à la compétition et à l'évaluation élitiste, ces « savoir-être » nouveaux, où l'art de se « faire valoir » sur les valeurs de marque de l'entreprise ouvriront le champ des carrières personnalisées, quitte à perdre l'art d'intégrer les ambiances solidaires des anciens collectifs²³.

IV. LA CRISE CULTURELLE

La déculturation scolaire

Car les gains ne vont pas sans ambivalence. Et le bilan d'acquisition se trouve fortement contrasté. La culture scolaire qui, sur ses modèles de classement individualistes en compétitions et hiérarchies formalisées, constitue le sas obligé d'apprentissage des nouvelles cultures intellectuelles du travail ne ménage par les mêmes sorties pour tous. Les enfants et adolescents les moins aptes à passer de la charte culturelle populaire de vie commune à la charte élitiste de distinction se trouveront mis, dès l'école même, en cette

20. Jean-Paul MOLINARI, *Les étudiants*, Paris, Éditions Ouvrières, Portes ouvertes, 1992.

21. Claude DUBAR, *La formation professionnelle continue*, Paris, La Découverte, Repères, 3e édition 1996.

22. Sur les problématiques de la compétence et de l'expertise (outre C. DUBAR et Yves SCHWARTZ précités, P. TRIPIER et M. ALALUF) Françoise ROPE et Lucie TANGUY, *Savoirs et compétences. De l'usage de ces notions dans l'école et l'entreprise*, Paris, L'Harmattan, 1994.

23. F. DE CHASSEY et son équipe ont suivi sur le terrain de la reconversion lorraine les subtiles conversions du constat social de catastrophe collective en imputations d'échec psychologique, dans les diverses formations psycho-sociales proposées par le patronat et l'État à cette occasion. « Désocialisation, resocialisation. Cinq ans de recherche sur la reconversion sidérurgique », *Utinam*, n° 8, *La socialisation*, Paris, L'Harmattan.

situation d'exclusion intérieure, dont l'exclusion de l'emploi ne sera jamais que la suite annoncée²⁴. Non sans avoir gardé du passage dans l'écluse scolaire des attentes d'ascension sociale dévalorisantes de leur condition d'origine : cas typique d'une jeunesse ouvrière en exclusion scolaire, méprisant ses ascendants en exclusion d'emploi, sans éviter pour autant le mépris de ses condisciples en inclusion réussie²⁵.

Sans aller à ces désaffiliations tragiques, où toute confiance et même conscience de classe se perdrait avec l'espoir d'emploi, la part même de la jeunesse ouvrière entrant au travail y subit de plein fouet la crise générale des cultures d'intégration de classe édifiées sur le double socle de ses fiertés identitaires : culture d'entreprise, culture syndicale...

L'implosion des cultures intégratrices

Culture d'entreprise, c'était, c'est la culture d'intégration d'une identité collective stabilisée sur des pratiques productives spécifiques, en partages coopératifs de savoirs et d'expériences rares, d'avantages acquis, de mémoires de lutte, de fiertés emblématiques²⁶.

Culture syndicale, c'était, c'est, dans la même autorité d'entraînement des mobilisations réussies, l'organisation associative des solidarités d'intérêts et d'idéaux nourries à l'échelle de classe dans la communauté des conditions et des revendications salariales²⁷...

Deux solidarités sur deux communautés en deux militances et consciences combinées, éclatant aujourd'hui des mêmes impacts...

Éclatement des cultures d'entreprise²⁸, avec l'ouverture des marchés du travail relativement clos et tacitement régulés, sinon même explicitement administrés, des grandes entreprises publiques et des grandes firmes privées, où s'étaient négociées les bases de stabilisation de classe du « compromis fordien » : sécurité d'emploi, protection viagère, consommation élargie...

24. Les recherches animées par Guy VINCENT à Lyon en donnent par leur rassemblement une remarquable vision synthétique. Parmi elles, Bernard LAHIRE, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de « l'échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993 ; Daniel THIN, *Quartiers populaires. L'école et la famille*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1998.

25. Sur ces points et sur l'aire d'emploi Peugeot de Sochaux-Mulhouse-Montbéliard : S. BEAUD, *op. cit.* ; et pour l'analyse moins souvent étudiée des inclusions réussies : C. GAMBANASICA, *Socialisations, expériences et dynamiques identitaires*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999.

26. Somme et synthèse sur ces questions dans Emmanuèle REYNAUD, *Le pouvoir de dire non. Les corporatismes en entreprise*, Paris, L'Harmattan, 1991.

27. On trouvera le parcours rétrospectif de cette histoire dans Pierre COURSA SALIES et René MOURIAUX, *L'unité syndicale en France 1895-1995*, Impasses et Chemins, Paris, Syllepse, 1997 ; et le contrepoint lexical du parcours dans Anne-Marie HETZEL, Josette LEBFÈVRE, René MOURIAUX, Maurice TOURNIER, *Le Syndicalisme à mots découverts. Dictionnaire des fréquences (1971-1990)*, Paris, Syllepse, 1998.

28. Étude sur suivi de cette crise en entreprises diverses dans Emmanuèle REYNAUD, Jean-Daniel REYNAUD, « La régulation des marchés internes du travail », *Revue française de sociologie*, XXXVII, 1996, pp. 337-368 et articles parallèles et postérieurs.

Restructurations, précarisations, paupérisations : cette lente sortie du droit laisse, chez ceux qui partent comme chez ceux qui restent, l'amer sentiment d'un flouage communicationnel et d'une « dette impayée »...

Éclatement parallèle des cultures syndicales²⁹. Par cette répression d'abord, ne l'oublions pas, qui, dans le retour au marché nu, met tant de militants dans les premières charrettes du licenciement, promet les suivantes à toutes relèves éventuelles et n'ouvre l'embauche que sur le renoncement tacite ou explicite à la revendication... Par cet effet intime aussi de démoralisation qui suit, sur tout le spectre d'âge de la classe, la déception renouvelée des défaites non évitées, la fatigue des désunions non surmontées, la défiance des bases envers des appareils parfois moins soucieux de les servir que de s'en servir³⁰... Par ces cassures catégorielles enfin et cette dispersion des égoïsmes de défense, où s'engloutiront – « chacun pour soi et le diable pour tous » – tous projets et tous rêves d'action historique...

La souffrance nue

Individualisme de désaffiliation du chômeur perdant peu à peu ses communautés protectrices. Individualisme de désolidarisation du producteur désinséré de ses collectifs immédiats. Individualisme de désillusion du syndicaliste en déshérence d'organisation. Individualisme de démobilisation du militant abandonné de ses rêves : autant de voies pour la désintégration de la conscience collective de classe, où chaque ouvrier pouvait adosser son « je » sur un « nous » et ressourcer ce « nous » dans la diversité des « je »³¹...

Et quoi donc, pour finir, ou déjà pour commencer ? sinon une immense souffrance³² : salariale certes (car quel(le) salarié(e) en est aujourd'hui

29. Pour le suivi des états d'organisation et d'audience, Dominique ANDOLFATO, Dominique LABBÉ, *La CGT, organisation et audience depuis 1945*, Paris, Éditions La Découverte, 1997 ; Dominique LABBÉ, *La CFDT, organisation et audience depuis 1945* (en collaboration avec Antoine BEVORT), La Documentation française, Paris, 1992. Pour l'analyse théorique de la crise des cultures syndicales sur la période, retenons dans la suite des analyses proposées à la lumière de l'événement R. MOURIAUX, *Crises du syndicalisme français*, Paris, Montchrestien, Clefs politiques, 1998 ; S. BÉROUD, R. MOURIAUX, M. VALAKOULIS, *Le mouvement social en France. Essai de sociologie politique*, Paris, La dispute, 1998 et tous autres articles parallèles ou postérieurs de ces auteurs.

30. Dans le cadre historique général, patiemment proposé dans l'effort cinquantenaire de J. MAITRON, relayé par C. PENNETIER, *La part des militants. Biographie et Mouvement ouvrier : autour du Maitron, dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier*, sous la direction de Michel DREYFUS et Nathalie VIET-DEPAULE, Paris, Éditions de l'Atelier, Patrimoine, 1996. Sur la crise générale du militantisme, Jacques ION, *La fin des militants*, Éditions de l'Atelier, Paris, 1997.

31. J.-P. TERRAIL, *Destins ouvriers. La fin d'une classe ?* Paris, Presses Universitaires de France, 1990 ; M. VERRET, *Chevilles ouvrières*, éd. cit.

32. Remarquable somme et synthèse théorique dans Christophe DEJOURS, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, L'histoire immédiate, 1998.

Significatif, le mouvement social et sociologique, qui fait émerger sur la période l'ouvrier(e) comme Sujet. Et non seulement Sujet « pathique », comme dit C. Dejours, dans les mille affects du subi ou du « ressenti », comme le disent les *Gens de Merlin* (op. cit.). Mais

exempt(e) ?), mais d'abord ouvrière. Car une fois de plus, c'est bien en cette zone ouvrière que convergeront pour s'y cumuler les expériences de vulnérabilité extrême, de pression extrême, d'aliénation extrême, de déception extrême. En figures extrêmes aussi de désespoir, de révolte, de colère, de haine même... Et moins parfois de l'Autre lointain, si haut, si loin : ce Capital invisible, injoignable, inidentifiable souvent, que de l'Autre proche : le chef « toujours sur le dos » ou l'intérimaire devenu rival...

Logiques de la haine

Objets privilégiés de ces logiques du bouc émissaire : l'étranger, la femme...

L'immigré. Et qu'on l'eût été soi-même (ou les parents à la génération précédente) ne le rendrait parfois que plus odieux, car on sait bien à quel point sa vulnérabilité, le rendant plus exploitable, peut le rendre plus concurrentiel. Le racisme ouvrier³³ trouve bien encore à l'usine le correctif de la coopération productive et les atténuations des formes ludiques ritualisées, où le rire viendrait³⁴, chez le rieur du moins, alléger l'agressivité. Mais il se libère, parfois sans limite, dans le quartier, où la concurrence sur l'emploi se redoublant sur les enjeux du logement, de l'école, de l'aide sociale, de l'assistance, donne à la xénophobie généralisée une expression électorale que le monde politique peine à regarder en face : le Front National devenu sur la décade le premier parti ouvrier de France...

L'étranger, la femme... La femme, c'est moins dit et connu, ne fût-ce que parce que la femme se défend – refusant la rentrée classique au foyer en temps de crise³⁵, concurrençant l'homme jusqu'en ses monopoles d'emploi les plus

aussi et d'abord peut-être Sujet de parole : sujet et pas seulement objet de la parole d'autrui, qui l'encadrerait ou seulement l'étudierait...

Josiane BOUTET, *Paroles au travail*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; *Les communications au travail, comment et avec qui ?* Paris, Centre d'études de l'emploi, 1995.

... Parmi toutes ces paroles bien sûr, la parole de mémoire et de lutte, elles s'entrelacent toujours plus ou moins (*Les Gens de Merlin* encore...).

33. Philippe BATAILLE, *Le racisme au travail*, Paris, Éditions La Découverte, Texte à l'appui, 1997. Sur le salariat immigré lui-même, on se reportera aux beaux travaux de Maryse TRIPIER et de son équipe.

34. Sur le rire ouvrier au travail et ailleurs, on se reportera au livre de J.-P. MOLINARI [à paraître].

35. Pour l'étude chiffrée du salariat féminin, dont ouvrier, citons la remarquable synthèse *Les femmes. Contours et caractères. Portrait social*, INSEE, Service du Droit des Femmes, 1995...

... Sur l'entrée des femmes au travail salarié, Margaret MARUANI et Chantal NICOLE, *Au labour des dames. Métiers masculins, emplois féminins*, Paris, Syros, Alternative, 1989.

... Sur le double travail des femmes, Helena HIRATA et Danièle SENOTIER, *Femmes et partage du travail*, Paris, Syros, Alternatives sociologiques, 1996.

Margaret MARUANI et Emmanuelle RBYNAUD soulignent en acte dans *Sociologie de l'Emploi*, Paris, La Découverte, 2e éd., 1999, comment la neuve sociologie de l'emploi féminin remanie et restructure toute la vieille sociologie de l'emploi (masculin !).

consacrés : le Livre même ³⁶... Mais eut-il dû concéder la place des femmes, le virilisme ouvrier n'en reste pas moins tenace, plus virulent parfois même de ce qu'il a dû concéder ³⁷. Faute d'avoir pu tout se réserver, les hommes se réservent autant qu'il dépend d'eux, dans l'industrie comme ailleurs, les emplois à plein temps, les emplois à prestige, les emplois à carrière ³⁸...

Haine de race, haine de sexe, haine d'âge bientôt : des vieux aux jeunes, tenus pour parasites de la protection sociale ; des jeunes aux vieux, tenus pour privilégiés de l'emploi, ne fût-ce que d'en avoir un – ou cette retraite qu'eux peut-être n'auront plus... Heureux encore si la haine de l'Autre ne va pas pour finir à la haine de Soi : détestation de supporter tout ça, de laisser faire, sinon même d'y mettre la main, pour éviter ce licenciement, que pourtant on n'évitera pas... Et ne resterait que la honte, honte de classe, honte d'homme ³⁹.

Logiques de la lutte

Savoir ce que nous dirait l'ouvrier, « si l'on posait son oreille contre son cœur » ?, demandait Jean Genet ⁴⁰... Tout cela sans doute, mais aussi « les mots que tout homme connaît et sait taire » ⁴¹... Qu'être homme, ou femme, les deux font l'humain, c'est se redresser, faire front, regarder les choses en face, et puis, s'épaulant, en changer ce qu'on y peut changer, « pour les beautés du monde s'arrachant à la honte », disait encore Genet...

De nouveau, sur la cendre des grandes luttes ouvrières – car voilà bien éteints les grands feux de 1917, 1936, 1945, 1968, qui illuminèrent si haut l'espoir de classe sur le siècle – de nouveau l'étincelle des luttes... Mais luttes nouvelles – en commencement bien autant qu'en recommencement – car c'est bien toujours « la force organisée du nombre uni » (Marx) (quelle autre force ?), mais s'unissant autrement, en d'autres rencontres et d'autres vigilances...

Grands mouvements d'auto-organisation ; initiés par les femmes ⁴², dans les « coordinations infirmières » des années 1980, dont les cheminots

36. Catherine SELLENET, *La résistance ouvrière démantelée*, Paris, L'Harmattan, Logiques Sociales, 1997.

37. Sur la résistance générale de la domination masculine à l'irruption des femmes au travail, foisonnante étude pluridisciplinaire dans *Les nouvelles frontières de l'inégalité. Hommes et femmes sur le marché du travail* (sous la direction de M. MARUANI, Paris, MAGE, La Découverte, 1988.

38. Sabine FORTINO, *Mixité sociale au travail et rapports sociaux de sexe*, Doctorat d'État, Paris VII, 1998.

39. C. DEJOURS, *op. cit.*

40. Jean GENET, *L'ennemi déclaré*, Paris, Gallimard, p. 250.

41. P. PASOLINI, *Les pleurs de l'excavatrice*, in *Poèmes (1943-1970)*, Paris, Gallimard, 1990, p. 406.

42. Infirmières, à vrai dire, plutôt qu'ouvrières – souvent filles d'ouvriers pourtant. Les analyses de Danièle KERGOAT dépassent de beaucoup en portée leur objet. Danièle KERGOAT, Françoise IMBERT, Hélène LE DOARÉ, Danièle SENOTIER, *Les infirmières et leurs coordinations 1988-1989*, Paris, Lamarre, 1989 – recoupant et prolongeant le bilan critique, *Ouvriers, ouvrières*, proposé dès les années 80 par la même, Paris, La Découverte.

suiront l'exemple, puis les services publics, les routiers : poussées de militance de base, où la « démocratie laborale » vient réanimer la démocratie syndicale, trop longtemps en mal d'elle-même...

Mouvements plus récents et limités, riches d'avenir sans doute : la mobilisation conjointe des chômeurs et des occupés, sur la demande commune, moins de partager le travail entre eux (car le salarié occupé n'est pas le débiteur de celui qui ne l'est pas) que de partager avec le Capital, en emplois et temps libre, les gains de productivité tirés de la croissance (car c'est bien sur lui qu'ils ont commune créance)...

Enfin, plus chargés encore de promesse symbolique, les premiers mouvements européens (rail, route, automobile), voire mondiaux, d'un salariat victime de la mondialisation du marché des capitaux, demandant réactivement un nouveau droit mondialisé du travail...

Peu de choses encore – les germes pourtant d'un internationalisme d'exemplarité pratique (France, Allemagne, Corée, Brésil), où quelque chose pourrait cheminer, jusqu'en ces vieilles organisations désunies, des fiertés rebelles dont elles portèrent les rêves... Quitte – les rêves se déplacent – à les voir se poser en des fiertés qu'on n'attendait pas (mais elles les attendaient peut-être ?) : relais militants des pères ouvriers par les filles employées, des vieux compagnons par les jeunes précaires, des anciens intellectuels organiques (l'instituteur, le prêtre), par les nouveaux (l'éducateur, l'animateur, l'artiste). Sur des questions non moins inédites – étranges, dirait-on parfois...

V. QUESTIONS D'AVENIR...

Fin du travail ?

La moindre ne serait pas cette question germinative, qui déjà pointe ici et là dans le champ de la sociologie, non sans trouver terreau dans le champ social lui-même : la fin du travail⁴³...

Question paradoxale, quand on songe que tant de gens au monde sont en quête désespérée de le trouver, ce travail. Quand il reste le seul pourvoyeur honnête d'une consommation non parasitaire, le seul support aussi de revendication du droit à la redistribution des richesses et du temps libre autorisée par ses fabuleux gains de productivité...

Et certes l'on voit bien que ceux-ci sont tels aujourd'hui dans les Centres du développement mondial de l'industrie et de l'agriculture savantes qu'une telle redistribution pourrait libérer pour les salariés la perspective d'une fin du travail...

Il faudrait pourtant, pour soutenir ce Droit des Centres, s'aveugler sur le privilège d'indifférence qui le soutiendrait à l'égard du Droit de ces Périphéries, à l'exploitation desquelles ces Centres doivent leur rente de

43. A. Gorz reste le grand initiateur de cette problématique, sans toujours en penser peut-être la relativisation occidentale. André GORZ, *Métamorphoses du travail. Quête de sens*, Paris, Galilée, 1988 et *Misères du présent, richesses du possible*, Paris, Galilée, 1997.

dénivellation et dont la détresse sans cesse aggravée fait tant crier le simple Droit Humain... Si c'est « fin du travail », sera-ce seulement pour ce gras Occident, quand un quart, un tiers de l'Humanité (et déjà une part d'elle-même en cet Occident même) y vit ? survit ? en tel Non-Droit, et au travail et au revenu, qu'il s'y trouve en péril chronique de simple existence ?

Fin du travail salarié ?

Mais peut-être serait-ce se tromper sur le sens de la question que de la prendre au mot... Est-ce « fin du travail » dont il s'agit ou « fin du travail salarié » ?

Fin du travail salarié, sur le triple constat de non-sens qu'il suscite aujourd'hui :

... Non-sens personnel du travail, quand il n'est pas pour soi : ni pour le « je », ni pour le « nous », mais pour cet « Autre » sans visage qui ne vous emploie qu'à son usage d'exploitation...

... Non-sens social du travail dépendant, quand la dépendance a perdu sa nécessité historique. « Si les navettes marchaient toutes seules, on n'aurait plus besoin d'esclaves », disait ce brave Aristote. Savoir si les esclaves ont jamais eu autant besoin de l'être que les maîtres de les avoir ? Mais dès lors qu'elles marchent toutes seules, ces braves navettes, quel besoin d'avoir encore des maîtres ?

... Non-sens humain du travail extorqué, « quand le vol du temps de travail d'autrui sur lequel repose la richesse actuelle apparaît au plus grand nombre comme une base misérable » (Marx) de développement humain, face à ce qu'en autoriserait la réappropriation par l'espèce en temps de travail librement associé...

Ce triple constat, d'abord fait par le salariat ouvrier, aux limites extrêmes de l'inhumanité, devient aujourd'hui celui d'un salariat élargi, où le salariat ouvrier ne tient plus paradoxalement désormais qu'une place de plus en plus réduite. Au moment aussi où l'échec historique des idéaux par lesquels il avait tenté de dépasser le salariat les rendait l'un et l'autre à un capitalisme devenu si libre de toute barrière critique qu'il peut revenir sans résistance à des formes primitives d'exploitation – à l'emprise desquelles le travail indépendant lui-même n'échappera plus...

Mais le capitalisme, qui se réenchante de son propre ré-ensauvagement, ne réenchante pas pour autant le salariat. Le ré-ensauvagement du salariat ne rend même celui-ci à son non-droit premier que dans l'amère conscience d'avoir droit à ce qu'il perd. Et les révolutions défaites ne vont pas elles-mêmes sans transmettre à la question humaine la question de leur défaite⁴⁴...

44. Nous en avons tenté l'expression sous forme aphoristique dans *Éclats sidéraux*, Nantes, Éditions du Petit Véhicule, 1992. Réédition prévue in *Dialogues avec la vie*, Paris, L'Harmattan, 1999.

L'aire humaine ?

« Si l'aire humaine est, comme disait Balzac, celle où l'homme ne tombe pas »⁴⁵..., autant dire où il peut marcher, quelque chose ne marche pas dans l'aire où il est aujourd'hui contraint de se mouvoir...

Comment faire ? Changer l'homme ? changer l'aire ? changer de marche ? ou seulement de démarche ?

La question ne porte pas d'elle-même sa réponse. Ce qui fut la réponse ouvrière n'y suffit pas. Il y faut la réponse salariale, ouvrière et non ouvrière : au-delà même sans doute la réponse humaine, salariale et non salariale...

« Faire quelque chose avec le peuple »⁴⁶ ?

Quelque chose qui n'a jamais existé ?...

Avec un peuple qui n'a pas encore existé ?...

Dans un monde qui commence tout juste d'exister ?...

Questions folles ? Projets fous ? L'Histoire est-elle si sage ?

Michel VERRET

1^{er} janvier 1999

45. BALZAC, *Traité de la démarche*.

46. BRECHT, *Fatzer*.

Cette étude prend place dans le programme de travail du Laboratoire d'Études et de Recherches sociologiques sur la Classe Ouvrière, rattaché au département de Sociologie de l'université de Nantes (Équipe de recherche associée au C.N.R.S., n° 502).

Elle constitue le second terme d'une série de trois ouvrages consacrés à L'Ouvrier français, dont le premier volume est paru en 1979 sous le titre de L'Espace ouvrier¹, dont le dernier, à paraître, s'intitulera La Culture ouvrière².

L'auteur remercie le C.N.R.S., l'Université de Nantes, l'Observatoire régional de l'I.N.S.E.E., les responsables d'enquêtes nationales du même organisme, le Centre d'Études sociologiques, pour leur aide institutionnelle et scientifique.

Ses remerciements vont plus spécialement à P. Nugues, assistant de recherche de l'Université, pour le difficile travail d'analyse et d'exploitation statistiques dont il a pris la charge, J. Creusen, assistant de recherche du C.N.R.S., pour l'aide irremplaçable apportée à toutes les étapes de l'étude et H. Mendras pour l'attention portée à ce travail.

Michel VERRET

Le manuscrit ayant été achevé en automne 1981, l'étude n'a pu prendre en compte les modifications économiques, juridiques et institutionnelles intervenues depuis.

1. Cet ouvrage a été réédité en 1995 aux Éditions L'Harmattan, Collection Logiques Sociales.

« Mais malgré tout peut-être
Devrait-on ordonner
Qu'à l'ouvrier inconnu
L'ouvrier des grandes villes qui peuplent les continents
On rende enfin hommage »

B. BRECHT ³

L'espace ouvrier ⁴, c'était l'ouvrier en son logis, sa rue, sa ville... Dans l'espace social partagé, les espaces de sa vie.

S'il y est, s'il y demeure ouvrier, ce n'est pourtant pas en ces lieux qu'il se constitue comme tel. C'est en l'usine, où il travaille, gagnant, comme on dit, – ou perdant ? – sa vie...

En quoi l'on y est ouvrier, et ce que c'est que de l'être, voilà ce que nous nous demanderons désormais.

2. Cet ouvrage, édité en 1988, par ACL ; Crocus a été réédité en 1996, aux Éditions L'harmattan, Collection Logiques Sociales.

3. BRECHT, *Conseils à ceux d'en-haut*, Paris, Arche, tome I, p. 180.

4. VERRET et CREUSEN, *L'Espace ouvrier*, Paris, A. Colin, 1979.

PREMIÈRE PARTIE

Les plans de coupe

